

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 11

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [suite]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prendre le train pour le retour. Mais celui-ci était parti depuis un quart d'heure. Et c'était le dernier.

— Tonnerre ! Quelle déveine, mon vieux ! Qu'est-ce qu'on va faire, à présent ?

— Pardi ! y a qu'une chose à faire : rentrer à pied.

— A pied !... à Lausanne ! Mais tu es fou !

— Enfin, quoi, on veut pourtant pas coucher ici. On sait ce que c'est que deux heures et demi de marche. C'est pas la mort d'un homme.

— Oué !... C'est pas rigolo, tout de même. Allons-boire toujours boire un verre, en attendant.

Ils entrent à l'auberge, commandent un demi, se versent, trinquent, sans dire mot, et d'un trait vident chacun leur verre. Puis, après un moment de silence et ayant de nouveau rempli leurs verres :

— Rentrer à pied, c'est pas tout que ça ; connais-tu bien la route ? Y fait noir comme dans un four.

— T'inquiète-pas, on s'en tirera bien.

— Enfin, connais-tu la route ?

— Je ne l'ai jamais faite, mais je te dis, ne t'inquiète pas, je veux bien te ramener à Lausanne un jour ou l'autre.

— J'entends que ces messieurs vont à Lausanne ? leur fait un consommateur assis, avec trois camarades, à la table voisine.

— Oui, monsieur. On a justement manqué le dernier train.

— Oh ! bien, nous aussi, nous rentrons à Lausanne. Nous vous guiderons. N'ayez crainte.

— Oh ! merci beaucoup ; vous êtes bien aimables. Prenez-vous un verre avec nous ?

— Non, messieurs, merci, nous ne désirons pas boire davantage.

Un moment après, nos deux compagnons se trouvaient sur la route, encadrés chacun de deux guides. On parla beaucoup, en chemin : de la guerre ; de la victoire, encore incertaine ; de la paix, si désirée ; des restrictions de tout genre dont nous pâtissons déjà et de celles dont on nous menace. Bref, en devinant, le temps passa si bien que l'on se trouva place Chauderon comme par enchantement.

— Eh bien, Messieurs, dirent les quatre guides, nous vous quittions ici. Nous sommes pensionnaires de l'Asile des aveugles et devons rentrer. Bon retour à la maison.

Nos deux compagnons n'en croyaient pas leurs yeux.

Les privilégiés. — Un brave homme rentrant chez lui un peu tard dans la nuit croise un quidam en goguette qui fait force zig-zags.

— Eh ! ben, en voilà un qui a sa « cuite ». Pour sûr, c'est un « galéteux ».

Au prix où est le vin...

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TÖPFER

Un jour viendra, et trop tôt, où plus sensé, non moins égoïste, je tiendrai ce propos devant les jeunes hommes. Et la pensée que je redoute, s'élevant dans le cerveau, s'épandra sur les fronts et ne s'arrêtera que sur leurs lèvres.

Il y a dans le cerveau beaucoup de ces pensées honteuses qui se cachent par pudeur, qui se taissent crainte de se faire honnir, qui parfois, venant à surgir hors de leur cachette, font circuler la rougeur sur les fronts honnêtes. Un jour un homme fit une battue dans son propre cerveau ; il en sonna les replis ; il chercha dessus, dessous ; il visita les plus obscurs recoins, et, de ce qu'il trouva, fit un livre, le livre des *Maximes*, miroir fidèle où l'homme se voit bien plus laid qu'il ne croyait l'être.

Le due, en cela, avait suivi la maxime de Socrate, qui exhorte l'homme à regarder dans son cerveau. Pour moi, je doute fort s'il y a beaucoup à gagner dans cette habituelle contemplation. Sur bien des choses, mieux vaut s'ignorer soi-même. Certains, à se connaître mieux, deviendraient pires. Tel voyant son champ ingrat au bon grain, prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.

Aussi je ne regarde plus tant dans mon cerveau, mais ce m'est un passe-temps des plus récréatifs que de lorgner dans celui des autres. J'y applique la loupe, le microscope, et vous ne sauriez croire ce que j'y découvre de petites particularités curieuses, sans compter les grosses qui se voient à l'œil nu, et les monstruosités qui frappent à distance. Bien feu Gall, qui prétend juger du contenu par le contenant, et du goût d'une orange par ses aspérités, d'un onguent par la boîte. Moi, j'ouvre et je goûte ; j'ôte le couvercle et je flaire.

Imaginez-vous que tous les cerveaux sont faits de même ; j'entends qu'ils ont tous le même nombre de loges, contenant les mêmes germes, ainsi qu'en toute orange même nombre de pépins habitent, même nombre de loges pareillement disposées. Mais voici que bientôt, de ces germes, les uns avortent, les autres se développent outre mesure, il résulte des disproportions d'où éclatent ces différences de caractères qui font les hommes si dissemblables.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a un de ces germes qui n'avorte jamais, qui s'alimente de rien comme de beaucoup, qui prend sa croissance l'un des premiers et décroît le dernier de tous ; si bien que celui-là mort, on peut être assuré que tout le reste de l'homme a cessé de vivre : c'est celui de la vanité. Je tiens ceci d'un visiteur de morts, lequel m'a confié que, pour sa part, il s'en tenait à ce signe, le regardant comme plus sûr que tout autre ; en sorte qu'appelé auprès d'un défunt, il s'assurait tout d'abord qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître, aucun soin de son air, de se poser, nul souci du regard des autres ; auquel cas, sans même tâter le pouls, il donnait son permis ; et que, pour avoir

Ceci est l'effet et la cause. C'est parce qu'ils sont poètes qu'ils éprouvent ces tourments ; c'est parce qu'ils éprouvent ces tourments qu'ils sont poètes. De cette lutte qui se fait en eux jaillit, comme l'éclair de la nue cette lumière qui nous frappe dans leurs vers ; la souffrance leur révèle les joies, les joies leur apprennent la souffrance, leurs désirs vivent à côté de leurs déceptions ; de ce riche chaos, de ces fécondes douleurs naissent leurs sublimes pages. Ainsi ce sont les vents orageux qui tirent de si doux sons de cette harpe solitaire.

Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poète du monde ; Giraud, que Dante Alighieri.

Cette idée que je me fais du poète, elle est si vraie, que voyez, je vous prie, à quoi prétendent tout d'abord ceux qui aspirent à cette vocation. N'est-ce point à ce trouble, à ces peines, à ce riche chaos, si possible ? Ainsi que l'on singe la vertu par des paroles de sainteté, ils singent, eux, la poésie par des paroles de tristesse, d'angoisse, d'inéfables douleurs ; ils souffrent dans leurs vers, ils gémissent dans leurs vers, ils y traînent à vingt ans un reste éteint de vie décolorée, ils y meurent : presque tous commencent par là. Ah ! mon ami, il n'est pas si facile que tu penses, d'être triste, malheureux, affligé ; d'être tourmenté de désirs, fasciné d'extase ; de décolorer sa vie, de mourir comme Millevoye ! Ote donc ton masque, que nous voyions ta face réjouie. Pourquoi, pourquoi, mon gros camarade, ne pas suivre la nature ? Quel avantage si grand trouves-tu donc à passer pour gémissant et plaintif, pour mort et jamais enterré ?

Au reste, quand je parle de fécondes douleurs, je n'entends point dire par là que tout grand poète gémît et pleure nécessairement dans ses vers, mais, au contraire, que ses plus riantes extases recouvrent d'amers déplaisirs. Alors même qu'il nous entraîne dans un aimable Elysée, alors même qu'il peint la beauté sous ses plus célestes traits, c'est le vide de la terre qui le fait déployer son essor vers ces hauteurs fortunées : il est peintre de la santé, parce qu'il est malade ; de l'été, parce qu'il erre sur les glaces ; des eaux fraîches, parce que tout est aride ailleurs. Le malheureux goûte quelques

instants d'ivresse, et nous fait boire à sa coupe. Pour nous le nectar, pour lui la lie.

Mais voici qu'à ce propos je découvre une pensée honteuse qui se cache derrière un repli de mon cerveau : c'est la pensée que je suis bien aise, pour mes plaisirs qu'il ait existé de ces âmes souffrantes... que des infortunés aient vécu de peines durant de longues années, pour laisser quelques pages, quelques strophes qui me charment, qui m'émeuvent un instant ! Profond égoïsme du cœur, crualement du plaisir qui s'immole tout à lui-même ! Mais aussi... Racine épicer ! Virgile détaillant !... Non je n'ai pas encore assez de sens ; sur mon crâne chenu n'ont pas passé assez d'années encore. toujours pratiqué cette recette, il était convaincu de n'avoir jamais envoyé en terre un vivant, ce que, disait-il, font souvent ses frères, lesquels s'entendent au pouls, au souffle et autres signes incomplets.

Il prétendait, ce visiteur, que ce n'est pas tant selon la condition, la richesse ou la profession, que ce bourgeois-là varie ; que, si quelque chose influe, ce serait plutôt l'âge. Dans l'enfance, il n'est pas le premier à se montrer ; dans la jeunesse, il n'est pas le plus gros ; mais, dès vingt ans, c'est un tubercule respectable et vorace, qui s'alimente de tout.

J'oublie que c'est de mon logis que je voulais parler. J'y coulais dans une paix profonde les riantes loisirs ma première adolescence, vivant peu avec mon maître, plus avec moi-même, beaucoup avec Eucharis, avec Galatée, avec Estelle surtout.

Il y a un âge, un seul à la vérité, et qui dure peu, où les pastorales de M. de Florian ont un charme tout particulier ; j'étais à cet âge. Rien ne me semblait aimable comme ces jeunes bergères ; rien de naïf comme leurs phrases précieuses et leurs sentiments à l'eau de rose ; rien de champêtre, de rustique, comme leurs élégants corsages, comme leurs gentilles boulettes à rubans flottants. A peine trouvais-je aux plus jolies demoiselles de la ville la moitié de la grâce, de l'élégance, de l'esprit, du sentiment surtout, de mes chères gardeuses de mouton. Aussi leur avais-je donné mon cœur sans réserve, et ma novice imagination se chargeait de leur garder fidèle.

Enfintaines amours, premières lueurs de ce feu qui plus tard pénètre, étreint, embrase !... Que de charme, que de riant et pur éclat dans ces innocentes prémices d'un sentiment si fécond en orages !

(A suivre.)

Par le temps de verglas. — Eh bien, madame, si vous vous cassez la jambe ou la cheville dans la rue, on vous portera chez le pharmacien.

— Eh, docteur, n'y a-t-il aucune précaution à prendre ?

— Si... ayez les pieds propres.

Grand Théâtre. — Ça y est ! Le train du succès a démarré jeudi soir, au Grand Théâtre. Il emporte, pour une longue série, sans doute, l'amusante et spirituelle revue locale de MM. Hayward et Tapie : *Bourrez-nous le crâne !* La mise en scène est très soignée ; décors — il y en a trois nouveaux — et costumes sont fort bien. Quant à l'interprétation, avec Renée Duler, irrésistible, et M. de Volguine, elle ne le cède au brio du livret. Dans les couplets, de bonne malice, pas de méchanceté. Allons, tout le monde au Théâtre. Demain, dimanche, matinée.

Kursaal. — Samedi 16, à 8 1/2 h. et dimanche 17, en matinée et soirée, à 8 1/2 h. Music-Hall avec dix numéros de premier ordre. En tête, il faut citer : *Les Cavallini's*, Clown et Auguste, les rois du rire. *Les Lodard's*, duetistes du Théâtre des Capucines de Paris, dans leurs vieilles chansons françaises et leur Sketch.

Le spectacle se terminera par le *Maitre de Chapelie*, opéra-comique en un acte, avec le concours de Mme Mary Petitdemange, M. Didès, baryton qui pourra faire apprécier sa belle voix dans ce chef-d'œuvre, et Mlle d'Hermanoy qui jouera le rôle travesti de Benetto.

Il y aura foule au Kursaal.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE 10 Poudres : Fr 150 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS